

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

VOL. 10

MONTRÉAL, MARDI, 20 MARS 1847.

No. 25

EXTRAIT DES ANNALES DE L'ARCHICONGRÈGE Du très-Saint et immaculé cœur de Marie.

Le dimanche 15 octobre 1814, une fête d'un ordre différent de nos solennités ordinaires offrit dans notre église un tableau qui excita de bien vives et de bien douces sensations. Pour les rendre sensibles à nos lecteurs, il nous faut leur dire que depuis plusieurs années les pieux enfans du vénérable abbé de La Salle, les bons frères des écoles chrétiennes rendent à Paris les services les plus importants, les plus précieux à la classe si intéressante des ouvriers. Ces hommes vénérables, dont les journées si laborieuses sont consumées dans les soins qu'ils donnent à l'éducation des enfans du peuple, ont consacré le tems même de leur repos aux ouvriers de tous les âges. Plusieurs fois par semaine, et les jours de dimanche, dans la soirée, à l'heure où tous les travaux publics ont cessé, et à laquelle les frères doivent sentir le besoin du repos, ils rouvrent leurs classes. Elles se remplissent d'une foule d'ouvriers de tout âge, de toutes professions. Telle école en réunit cinq à six cents. Là s'enseigne la lecture, l'écriture, le calcul à ceux qui ne les possèdent point encore. D'autres, dont la première éducation a été soignée et dont l'esprit a acquis de l'étendue, du développement par l'étude et la pratique des arts qu'ils exercent, étudient, sous la direction de ces bons frères, les mathématiques, le dessin, la musique et les autres arts et sciences qui peuvent avoir quelque affinité avec leurs professions respectives. On conçoit déjà, indépendamment du profit pour l'esprit que ces études, ces classes devaient produire, quel avantage moral les ouvriers, ainsi occupés à des heures où l'inaction est si dangereuse à Paris surtout pour des hommes dont la plupart sont étrangers, on conçoit quel avantage moral les ouvriers en ont retiré. Mais un fruit inappréciable pour ceux qui l'ont recueilli et pour la société qui en jouira, c'est l'heureux retour aux principes et à la pratique de la religion de la part de ces ouvriers dont une partie l'avait abandonnée et l'autre ne l'avait jamais connue.

On sait trop qu'en général la classe des ouvriers ne pratique point la religion, n'a même ni principes, ni sentimens religieux. On s'en afflige, à juste titre; on va plus loin, on les condamne, on les méprise, et l'on est souverainement injuste à leur égard. Ils n'ont pas de religion, et sans doute ils n'offrent point ce gage de moralité et de sécurité que la crainte de Dieu et le respect de ses saintes lois peuvent seuls produire. C'est un fait malheureusement trop constant; mais, si vous réfléchissez, osez-vous leur en faire un reproche? Prenez l'ouvrier dès son adolescence, suivez-le jusqu'au moment où il est jeté dans la tourbe de Paris, mettez un intérêt charitable dans votre examen, c'est un homme comme vous, c'est votre frère, et puis dites s'il n'est pas plus à plaindre que condamnable.

L'ouvrier appartient par sa naissance et à sa famille aux classes pauvres et malaisées de la société. Son éducation première, si elle n'a pas été nulle, a du moins été imparfaite et tronquée par suite des besoins de sa famille. Où aurait-il appris sa religion? Comment aurait-il pu se pénétrer de son esprit, pressentir sa sublimité, sa sainteté? Est-ce pendant quelques mois de catéchisme, où il n'a pu apprendre que des mots qui, pour la plupart, n'ont été que des sons vides de sens, et encore tous ont-ils eu cette faible ressource? Nous avons l'expérience que plusieurs d'entre eux n'ont pas même reçu le saint baptême, qu'un plus grand nombre n'a point fait de première communion, n'a reçu aucune instruction chrétienne, n'a même entendu parler de Dieu que par le blasphème. Ceux qui ont fait jadis leur première communion, ont-ils trouvé dans leur famille des soins, des secours, des exemples, des conseils qui les missent en état de cueillir les fruits de cette sainte action?... Taisons-nous, et gémissons de honte et de douleur.

L'ouvrier dans son enfance, et dès que ses mains ont pu soutenir un outil, a été livré à un travail forcé. Jeté dans ces ateliers, antres de l'impiété et du libertinage, le pauvre enfant n'a vu que le crime, n'a entendu que son langage. Une corruption précoce s'est emparée de lui, son imagination faible et tendre s'est promptement dépravée; fatigué des premiers assauts de ses passions naissantes, il y avait encore un remède à ses maux, il l'a senti; il a demandé à se confesser. Et on lui a répondu par des paroles de mépris, toujours si influentes sur l'esprit d'un enfant, par des blasphèmes, des impiétés; on l'a menacé, et le pauvre enfant, sans force et sans appui, n'a plus même osé y penser. Pour le démoraliser, l'abrutir et par là le façonner au joug d'un esclave de la cupidité qu'il doit porter toute sa vie, pour étouffer en lui tout sentiment de la dignité de son être, on étincindra en lui la pensée de Dieu en lui enseignant l'impiété et la débauche. On a dépravé son es-

prit, on a corrompu son cœur. Adolescent, il entre dans la société, il va gagner son pain à la sueur de son front. Et qui de vous ignore que, quand il aurait conservé quelque principe, quelque sentiment religieux, il lui serait impossible, au moins très-difficile, d'en parler à aucun? Plus de voie au rebour pour lui, Satan y a mis son ordre. Ses passions déchaînées l'agitent; si un reste de pudeur l'arrête quelques instans, les exemples de ses pareils ont bientôt rompu ce faible obstacle. Les conversations journalières qu'il entend ne sont que des cris de débauche ou des vociférations impies. Il en vient à mépriser la religion, à abhorrer ses ministres. On les lui a dépeints sous les plus affreuses couleurs, et rien ne peut détromper son esprit égaré. Car il ne connaît pas et ne peut guère parvenir à connaître le prêtre. L'entrée de l'Église lui est de fait interdite, les patrons pour lesquels il travaille lui ont dit: *Tu mourras de faim, ou tu travailleras le dimanche.* C'est là le dernier sceaue qui met la consommation à l'impiété et par suite à l'inconduite de l'ouvrier, car il n'est libertin, comme vous le lui reprochez, que parce qu'il est irréligieux. Ah! loin de le condamner, de lui faire un reproche, concevez, gardez pour lui une tendre et charitable compassion. C'est votre frère, et votre frère égaré.

Vous venez de voir l'ouvrier tel que l'a fait la société corrompue dans laquelle il vit. Eh bien, malgré tous ces désordres, que nous voudrions nier ou pallier, il y a du bon, mes chers confrères, il y a du bon même chez ceux que vous pourriez regarder comme les plus mauvais, et ce bon n'attend que l'influence de la grâce pour devenir excellent. Ils ont des passions vives, ardent, et comment en serait-il autrement, puisqu'aucun frein ne les comprime! Ramènonz-les aux vrais principes, et ces passions deviendront chez eux des qualités. Ils ont en général l'esprit juste, et je les ai souvent trouvés plus judicieux que beaucoup de sophistes qui semblent être leurs précepteurs. Nos ouvriers n'ont point étudié les systèmes de l'impiété, ils l'ont humée comme l'air, parce qu'elle flattaît et fomentait leurs passions. Ils ont le cœur noble, constant et généreux, sont capables de sacrifices, et tous les jours il s'en fait de bien nobles et de bien honorables dans cette classe. Tous, mes frères, tous, à l'exception du petit nombre de malheureux que le vice a tout à fait abrutis, tous sont dignes d'être chrétiens catholiques.

Je demande pardon à mes lecteurs de cette digression que je sens bien avoir trop prolongée, mais je n'ai pu résister au sentiment de douleur que j'éprouve toujours quand j'entends condamner sans miséricorde nos frères les ouvriers. Je connais les vices et les défauts de cette classe. Certes je ne les approuve pas, je les condamne; mais quant aux coupables, je les plains. Il est si juste et si naturel de se dire: *Si Dieu m'avait placé dans de pareilles circonstances, que serais-je devenu?* Au reste, j'aurai atteint mon but, si je parviens à inspirer à mes frères, les enfans du Cœur Immaculé de Marie, le sentiment de l'intérêt fraternel et charitable pour les membres d'une classe de la société, et qui lui est si importante, qu'on peut la considérer comme formant ses entrailles.

Revenons aux jouissances que nous ont fait goûter ces bons ouvriers. Presque tous ceux d'entre eux qui fréquentent et ont fréquenté les écoles des frères étaient en proie à l'irréligion pratique la plus consommée: les uns pleins de mépris pour la religion, sa doctrine et ses pratiques, les autres animés d'une haine fanatique contre les ministres de l'Église, surtout contre les PP. Jésuites, jamais ils ne mettaient le pied dans nos églises; d'abord ils n'en avaient pas le tems, leur malheureux travail obligé du dimanche ne le leur permettait pas. Ils en auraient eu la facilité qu'ils n'auraient pas osé le faire. Indépendamment de la crainte des sarcasmes, des railleries de leurs confrères, ils se seraient regardés comme déshonorés s'ils avaient été aperçus priant ou gardant un maintien recueilli dans une église. C'est avec de pareils préjugés qu'ils sont entrés dans les écoles des frères. Ces religieux s'étaient proposés, en cultivant l'esprit de leurs nouveaux élèves, de les rappeler à la moralité en leur inspirant des sentimens religieux. Plusieurs années se sont consumées en tentatives, en essais qui ont eu peu de succès. Ce n'est pas que les élèves aient repoussé les soins, le zèle de leurs maîtres. Loin de là, quoiqu'ils ne fussent pas en état d'en estimer le prix, ils ne pouvaient qu'être reconnaissans de l'intérêt, de la complaisance de ces hommes vénérables. Mais ils se contentaient d'entendre avec indifférence les conseils charitables, les exhortations pieuses. Les préjugés avaient trop d'empire, le moment de la grâce n'était pas encore venu. La protection si puissante et si sûre du Cœur Immaculé de Marie a été longtemps et vivement sollicitée en leur faveur, La bonne Mère leur avait préparé une amorce. Ces hommes qui n'auraient

pas encore, par suite de leurs préjugés, voulu entrer et être vus dans une église, sont venus le soir en grand nombre, les uns après les autres, aux offices de l'Archiconfrérie. Là leurs cœurs ont ressenti des émotions douces dont ils n'avaient encore eu aucune expérience; ils ont entendu la parole divine, elle leur a fait comprendre les besoins de leurs âmes. Les pieux soins, les exemples, les vertus des bons frères joints au concours de quelques prêtres zélés et éclairés, ont fait le reste. Aujourd'hui plus de quatre mille ouvriers, revenus sincèrement à la religion, s'efforcent de devenir de fidèles et fervents chrétiens; ils ont senti le besoin de se soutenir, de se fortifier mutuellement par le bon exemple; ils ont spontanément formé entre eux une pieuse congrégation, sous le patronage du grand et illustre saint François Xavier. Ils se réunissent plusieurs fois par mois pour faire en commun des actes de pitié, entendre les instructions chrétiennes, et resserrer entre eux les liens de la fraternité catholique. Leur grand nombre, la difficulté des communications dans Paris, les ont obligés de se diviser en cinq sections qui occupent chacune une église. Une de ces sections, nombreuse et fervente, a pour siège l'église de Saint-Sulpice. Leurs pieux instituteurs leur ont raconté tous les vœux offerts pour eux au Cœur Immaculé de Marie au pied de son autel, et eux se souvenant sans doute que c'est là, dans ce temple béni, qu'ils ont ressenti les premières impressions de la grâce, ils ont voulu qu'un hommage public et solennel, rendu à la Mère de la divine miséricorde, témoignât à toujours leur reconnaissance et leur dévouement. Ils ont demandé qu'une messe d'actions de grâces fût chantée en leur nom, qu'un cœur, renfermant près de huit cents noms inscrits, offert par eux à Marie, fût béni pendant le divin sacrifice et attaché à l'autel. Et le dimanche 15 octobre, ces pieux néophytes, au nombre de plus de six cents, conduits à N.-D.-des-Victoires par leurs pieux instituteurs, entouraient le saint autel du Cœur Immaculé. Une messe en musique fut chantée, la communion fut nombreuse; elle l'aurait été davantage, s'il y avait eu moins d'empressement à rendre cet hommage. Il ne s'écoula pas assez de temps entre le vœu et son exécution pour que tous ces bons ouvriers pussent se préparer. Quel spectacle digne de l'attention des anges, et qu'il se présente rarement de nos jours! Plus de six cents hommes réunis dans une enceinte au pied d'un autel, n'exprimant tous que l'amour, la reconnaissance et le dévouement! L'église était pleine de fidèles. Tous les yeux étaient fixés sur eux. On voyait avec autant de surprise que d'admiration la piété de ces hommes, de ces jeunes gens, exprimée, par leur maintien recueilli et religieux. Que de larmes de joie et d'attendrissement furent versées! On ne peut se faire une idée de l'impression que ce pieux spectacle fit sur les esprits de tous les témoins de cette pieuse scène. Deux ouvriers qui ne faisaient point partie de la réunion avaient été amenés à cette messe par un père de famille qui s'intéresse à eux; c'était pour eux une chose fort extraordinaire que d'aller à la messe. Ce spectacle les frappa vivement, la communion sur tout leur fit une profonde impression. Au soir de l'église, l'un d'eux dit avec enthousiasme à l'ami qui les avait amenés: *Que c'est beau, que c'est touchant! Qu'ils ont l'air heureux! C'est là la vraie religion. L'ouvrier, l'apprenti étaient là à côté de leur maître, à genoux tous les deux. Ils ont reçu le bon Dieu, ils ont communiqué ensemble; il n'y avait point de différence. Ah! la religion, elle fait de nous tous les enfants de Dieu. Oh! je ne veux pas rester comme je suis, j'irai me confesser cette semaine. L'autre disait: Nous sommes deux cents dans notre atelier, oh! je leur conterai ce que je viens de voir, je leur dirai qu'il faut que nous en fassions autant.* Plusieurs étrangers voyageurs qui assistaient au saint sacrifice ne pouvaient se rendre compte de ce qu'ils voyaient, et venaient nous demander après l'office la raison d'un fait qui leur paraissait si nouveau, si extraordinaire. L'un d'eux nous écrivit deux jours après la lettre suivante:

« Monsieur le Curé, j'entré dimanche dans votre église. Je suis catholique, je venais y entendre la messe. Il était huit heures et demie. Une foule d'hommes se pressaient au pied de l'autel de N.-D.-des-Victoires. J'arrivais de Genève, cette ville où l'esprit et le nombre des sectes ont refroidi tout zèle religieux. La transition était brusque. Je fus profondément touché de ce que je vis, d'autant plus qu'on m'avait parlé de Paris comme d'une ville où le culte était contraint de se voiler. Cette manifestation pour la gloire de la sainte Vierge par plus de 1,500 hommes de tout âge m'émut, mon cœur se dilata; avant de sortir de l'église, je pris la résolution de me joindre à cette association du saint Cœur de Marie. Confondu dans cette foule, j'entendais un cœur de musique; un chant aussi coula de mon âme. Je vous l'envoie. En y adaptant un air analogue, ce pourrait être une hymne à Marie. Agréez, Monsieur le Curé, l'expression de mon respect et de mon parfait dévouement.

« Un inconnu que je recommande à vos prières. »

Paris, 17 octobre.

A MARIE.

1
Non, la foi n'est pas morte en France!
A sa voix tout écho répond:
Un nouveau rameau d'espérance
A germé de ce sol fécond.

3
Glorieuse Marie,
La France, ma patrie,
Fut vouée à ton cœur;
Sois toujours la patronne
De ses fils et leur donne
La paix et le bonheur.

2
Sainte Madone,
En ce beau jour,
Mon cœur te donne
Tout son amour.

4
Et si quelque nuage,
Précurseur de l'orage,
Venait à se lever,
Ecartant la tempête,
Par-dessus notre tête,
Conjure le danger.

5
Que la France soit fière
De te nommer sa Mère.
A mille ans de ce jour,
Le soir comme à l'aurore,
Que l'on célèbre encore
Le culte de l'amour.

6
Sainte Madone,
En ce beau jour,
Mon cœur te donne
Tout son amour.

SUR LA TEMPÉRANCE.

M. De Charbonnel qui a prêché la Neuvaine et qui y a fait un cours de méditations qui n'a pas manqué sans doute de porter fruit, l'a couronné par une de ces inspirations éloquentes et persuasives avec lesquelles il enlève d'assaut les cœurs de ses auditeurs et les conquiert à tous ses religieux desseins. Il s'agissait de la tempérance, le dernier jour de la neuvaine, et pour mieux en faire goûter l'importance, il termina de bien éloquentes observations par un appel plus touchant encore, puisqu'il se donna lui-même en exemple à son peuple avec cette naïveté apostolique qui, plus que son talent encore, sait faire sensation au besoin. Après avoir exhorté chacun à s'enrôler dans la bande sacrée qui a pris pour devise: mort aux poisons enivrants, haine aux liqueurs fortes; il ajouta, (mais notez bien que je ne me fais pas fort de reproduire ses paroles dans toutes leur force d'originalité apostolique, car il est plus aisé de les savourer que de les rendre :) il ajouta donc: « vous avez un précieux livre écrit par un de vos compatriotes et qui ne saurait être trop répandu parmi vous; lisez-le donc, mes frères, ce livre inspiré par le digne émulo de l'apôtre de la tempérance, en Irlande, méditez-le et surtout écoutez-en les inspirations. Et mes chers frères, je ne saurais mieux vous manifester l'amour et l'attrait que m'inspire cette sainte croisade contre le plus infâme et le plus ignoble des penchans, qu'en vous disant qu'après avoir consulté mon supérieur ecclésiastique, mon évêque, et en avoir reçu l'encouragement de sa bouche avec sa bénédiction, je me suis agrégé à ce digne troupeau de la tempérance totale dont j'ai accepté avec joie le sacrifice. que dis-je, mes frères, le sacrifice. mais c'est une fadaise, de sacrifice il n'y en a point pour moi et je n'entends pas m'en faire un mérite auprès de vous. Mais au moins je veux en face de mon Dieu qui m'écoute et en présence de ce concours religieux, ratifier solennellement aujourd'hui la résolution que j'ai prise hier, de ne plus goûter une seule goutte de ces liqueurs empoisonnées et qui ont tant fait de mal partout et ici comme ailleurs. Puisse mon faible exemple vous entraîner tous sur les mêmes traces et vous faire renoncer pour toujours à ce maudit breuvage fait pour tuer l'âme et le corps à la fois. O intempérance, tombeau des talents et des fortunes, tombeau de la morale et de la religion, cause de la ruine et de la décadence des familles et des états, que tu as porté de coups encore saignans au cœur de mon Jésus et de mon Dieu! véhémence des blasphèmes et des malédictions, que ferais-je donc pour t'effacer à jamais du milieu des chrétiens, pour t'extirper du sein de la société catholique! ah! s'il fallait pour cela donner tout mon sang et tout racheter à ce prix, la dernière goutte ne tarderait pas à couler. Mes frères, je prie Dieu de bénir la résolution que j'ai prise et dont je viens de vous faire part, puisse-t-il bénir de même celle que vous avez pu faire à mon exemple etc. »

Voilà à peu près la substance, quoique affaiblie, des paroles qui ont été recueillies de la bouche du nouveau Chrysostôme, avec le bonheur de cette onction à lui qui ne lui fait jamais défaut et qui produit toujours aussi son précieux effet dans l'occasion; sans doute que l'exemple de ce vertueux prêtre non seulement sera approuvé, mais nous espérons fidèlement imité dans le corps dont il est un des plus beaux ornemens. Le clergé canadien que chacun se plaît à mettre au premier rang à cause de ses vertus et de l'attachement aux devoirs de son état, ne laissera pas passer un pareil exemple sans le relever de tout l'éclat du sien, du moins c'est une suggestion que nous nous permettons vis-à-vis de lui, parce que nous estimons assez ce corps, le plus respectable du pays, pour ne faire pas douter qu'il ne voudrait pas négliger un moyen si puissant de rétablir parmi nous tout ce qui y est en décadence, c'est-à-dire pour ce qui est de l'ordre moral, les mœurs, la foi, et pour ce qui est de l'ordre politique, la nationalité et l'influence sociale des franco-canadiens. Or la tempérance est l'ancrage de miséricorde pour tout cela, et qu'on n'oublie pas que le contrecoup de la destruction de ce premier fondement de notre existence emporte nécessairement l'autre. *Revue Canadienne.*

Faites toujours le bien, comme s'il n'y avait point d'ingrats, autrement vous ne travailleriez jamais pour le public. S.

BULLETIN.

Sage mesure à Rome pour les mendians.—Aumône du curé de Nort pour les inondés de Romme.—Testament de M. Lormand.—Le tribunal provincial de Silésie dans les affaires ecclésiastiques.—Maladie d'O'Connell.—L'Irlande, les whigs et les torys.—Os d'un poisson anté-diluvien.

—Mgr. Grassellini, gouverneur de Rome, a fait recueillir dernière-

ment environ deux cents mendians sur les places et dans les rues de la ville. Tous ceux qui sont étrangers à l'Etat pontifical ont été reconduits dans leur pays. Quant aux autres, le gouvernement prend toutes les dispositions nécessaires pour faire disparaître également de la voie publique le triste spectacle de ces pauvres, qui, selon l'expression de Tacite, « lâches paresseux, s'abandonnent eux-mêmes, et sont aux autres une charge intolérable. »

Cette sage mesure, conforme aux intentions que le St. Père avait fait exprimer dans la circulaire du secrétaire d'Etat, en date du 24 août 1846, a été universellement approuvée par la population romaine et par tous les étrangers. On la considère comme le prélude d'autres dispositions non moins intéressantes ni moins utiles.

On ne doute pas que les établissemens charitables, si nombreux à Rome, ne se fassent un pieux devoir de seconder le succès de ces mesures, en recevant ceux de ces pauvres qui seront jugés dignes de la charité publique.

— Dès que l'on eut appris en France l'inondation de Rome, et les mesures de secours prescrites avec tant de sagesse et de charité par le St. Père, M. Besnier, curé de Nort, dans le diocèse de Nantes, s'empressa de remettre à Mgr. le Nonce apostolique à Paris une somme de 50 fr. au profit des pauvres de Rome qui avaient le plus souffert de l'inondation. Un tel acte de générosité de la part d'un curé pauvre lui-même, mérite d'être recueilli, dit avec raison le *Diario*, car il montre une fois de plus que la charité de l'Eglise de Rome, qui s'étend à tous les fidèles du monde, trouve une touchante correspondance dans la charité des autres Eglises pour les besoins de la population romaine.

— Le *Mémorial des Pyrénées* publie la note suivante sur les dispositions testamentaires de M. Lormand, ancien député et maire de Bayonne :

« M. Lormand a laissé environ 5 millions et demi de fortune. Il a légué :

« 1. A la cathédrale de Bayonne, pour être employés dans l'intérieur de la cathédrale, construire une maison curiale et dire une messe à perpétuité, 40,000 fr. de rente 5 p. 100 ;

« 2. A l'église St. André de Bayonne, pour la reconstruire, bâtir une maison curiale et dire une messe à perpétuité, 14,000 fr. de rente 5 p. 100 ;

« 3. Au séminaire de Bayonne, 12,000 fr. de rente 3 p. 100 ;

« 4. A celui de Larressore, 2,000 fr. de rente 3 p. 100 ;

« 5. Au séminaire d'Aire, deux propriétés évaluées à 400,000 fr., et rapportant environ 15,000 fr. de rente ;

« 6. Pour fonder dans la banlieue de Bayonne une maison de refuge pour les vieux prêtres, 12,000 fr. de rente 4 p. 100 ;

« 7. Pour construire une chapelle dans le quartier St. Léon de Bayonne, 3,500 fr. de rente 4 p. 100 ;

« 8. A l'hospice civil de Bayonne, pour le reconstruire avec une chapelle, 20,000 fr. de rente 3 p. 100 ;

« 9. Au bureau de bienfaisance de Bayonne, 29,000 fr. de rente savoir : 12,000 fr. à la Miséricorde ; 12,000 fr. au dépôt de mendicité ; 2,000 fr. aux orphelines ; 3,000 fr. au bureau de bienfaisance ;

« 10. Pour fonder un établissement de sourds-et-muets à Bayonne, 1,500 fr. de rente 4 p. 100 ;

« 11. Pour la salle d'asile de Bayonne, 500 fr. de rente 3 p. 100 ;

« 12. Pour fonder une école d'adultes, 1,000 fr. de rente 5 p. 100 ;

« 13. A la ville de St. Esprit, pour l'hôpital, le bureau de bienfaisance et l'érection de l'église, 4,000 fr. de rente 3 p. 100 ;

« 14. A la confrérie du St. Sacrement, 20,000 fr. en capital ;

« 15. A l'école des filles, 10,000 fr. en capital ;

« 16. A celle des Frères, 10,000 fr. en capital ;

« 17. Aux chanoines, pour dire des messes, 20,000 fr. »

— Un conflit grave vient de s'élever entre le tribunal provincial de Silésie et le consistoire épiscopal de Breslau. Ce tribunal, à la fois civil et criminel, a dans ses attributions la surveillance de tous les tribunaux inférieurs de la province, et se prévalant tout à coup d'une si-

luation qui jusqu'ici ne s'était pas étendue sur le for ecclésiastique, il vient d'exiger du consistoire épiscopal la remise du tableau de toutes les causes sur lesquelles il avait en à prononcer pendant le cours de l'année dernière. Le consistoire s'est refusé à cette demande, déclarant qu'il ne reconnaissait, en cette matière, que la juridiction du prince-évêque. Le tribunal provincial persistant dans sa prétention, et le consistoire dans son refus, le premier déclara son intention d'en venir aux *voies exécutoires*, ce qui, pour le cas de résistance ultérieure, implique l'emploi de la *force militaire*. Il est vraisemblable que le prince-évêque opposera à ces menaces un recours direct au roi. Le gouvernement prussien aurait dû se convaincre que ses baïonnettes ne peuvent rien contre la fermeté des prélats catholiques.

— Le nom d'O'CONNELL est attaché au demi-siècle qui vient de s'écouler, et le monde entier est ému à la nouvelle que la vie de ce GRAND AGITATEUR est à son déclin. Cette voix, qui a si souvent excité les fils de la VERTÉ ERIN, est sur le point de se taire pour toujours. Ce grand génie qui a su dans les tems les plus néfastes arrêter les passions les plus féroces, va disparaître ! Enfin O'CONNELL est mourant ! Les soins du médecin de l'âme sont les seuls que sa situation requiert ; l'ange de la mort plane sur les tours de Derrynane. C'est là que le GRAND LIBÉRATEUR, aidé de son confesseur, qu'il a fait venir d'Irlande, attend le moment suprême, qui va le ravir à son pays. Il n'aura pas la satisfaction de revoir sa contrée chérie et elle, au milieu de ses profondes calamités, n'aura pas la consolation de recueillir son dernier soupir.

— L'attention publique est toujours portée du côté de l'infortunée Irlande. La suggestion de lord Bentinck de donner 16 millions pour construire des chemins de fer au lieu de les prêter aux seigneurs, a été rejetée dans les communes par une grande majorité. O'Connell demandait qu'on nommât des commissaires avec un pouvoir dictatorial pour lever des taxes sur les seigneurs.

— Le ministère anglais, auquel préside lord John Russell, vient de remporter une victoire parlementaire sur la question irlandaise, à propos de la motion de lord Bentinck, chef du nouveau parti tory. On sait que lord Russell et ses collègues avaient fait du vote de la chambre, sur la motion de lord Georges Bentinck, une question de cabinet. La séance du 16 au soir s'est prolongée jusqu'au 17 février au matin ; et c'est à trois heures, après de longs et très-vifs débats, que le bill a été rejeté par 323 voix contre 118. Ce vote laisse donc le ministère Russell au pouvoir ; mais il constate encore plus, s'il était possible, l'effroyable situation de l'Irlande. Quelle terrible responsabilité, ou plutôt quels remords doivent peser sur la conscience de l'Angleterre ! soit qu'elle vote ou rejette les mesures d'urgence qu'on propose, la famine et son horrible cortège atteint et décime cette population irlandaise qu'on a accablée politiquement depuis 200 ans !

Toutefois, si l'on veut bien saisir la partie politique du dernier vote, et comprendre pourquoi l'implacable politique anglaise s'émeut enfin en faveur des Irlandais, il faut se rappeler deux points importants : 1^o qu'en ces derniers tems les *whigs*, et spécialement Russell, se sont posés contre les tories comme les défenseurs des catholiques d'Irlande, promettant toute satisfaction politique et religieuse, si jamais le pouvoir retombait entre leurs mains. C'est pour cela qu'O'Connell et ses amis ont constamment voté avec les *whigs*, soit dans l'opposition, soit lorsque ces derniers étaient aux affaires. On sait d'ailleurs comment le grand agitateur s'exprimait dans les *meetings* contre les *exécrales tories*. 2^o Depuis que l'illustre Robert Peel est entré vis-à-vis l'Irlande dans une disposition d'entière équité politique, depuis surtout que cet homme d'Etat, par ses réformes vraiment sociales, a noblement rompu avec le *vieux toryisme*, c'est lord Georges Bentinck, soutenu à la chambre des lords par lord Stanley, qui s'est mis à la tête des adversaires des *whigs*. En conséquence, lord Russell ayant dernièrement présenté, pour venir au secours de l'Irlande, un subsidé de quatre millions sterling, sir Georges Bentinck, par sa motion, proposait d'en voter cent pour être employés en constructions de chemins de fer ; c'est-à-dire que par un revirement de tactique, les tories ces implacables et antiques ennemis du peuple irlandais, proposaient

aujourd'hui de répandre sur ce sol affamé de l'or et du travail sans mesure. C'était là de la politique et de l'habileté cruellement tardives. Ce que l'Irlande, qui se meurt au milieu d'angoisses indicibles, réclamait plus que jamais et promptement, c'est du pain, mais c'est aussi l'égalité politique.

Voilà en effet ce qu'a déclaré sir Robert Peel, lorsqu'il a si glorieusement cédé à son rival la place de premier ministre, annonçant qu'il n'y aurait de paix et de repos entre l'Irlande et l'Angleterre, que lorsqu'on se serait montré vis-à-vis de la première tout à la fois **HABILE** et **GÉNÉREUX**. Lord Russell, en acceptant un tel héritage, a été soutenu par tous les hommes intelligents et généreux de tous les partis. Tous ses plans ne sont peut-être pas praticables aux yeux des membres du parlement de ces diverses nuances, mais au fond et en définitive toutes ses vues réparatrices seront appuyées. Sir Robert Peel l'avait annoncé, lord G. Bentinck et ses partisans doivent le comprendre.

En résumé, l'intérêt, qui est le grand mobile de la politique anglaise, presse celle-ci de secourir l'Irlande. La nation, ainsi que le purgément des trois royaumes-unis, sont justement alarmés par l'épouvantable situation de l'Irlande. Ce malheureux pays a besoin, et d'une manière excessivement urgente, d'être secouru par tous les moyens humains. Daigne la Providence, avant tout, venir en aide à la détresse de ce peuple, resté si fidèle à la véritable Eglise de ce Sauveur Jésus, qui multiplia autrefois si merveilleusement le pain et le poisson du désert !

—On a trouvé dans une carrière au nord-est de la montagne de Montréal, les os d'un animal qu'on suppose anté-diluvien il paraît appartenir au genre des poissons, ses vertèbres mesuraient quatre pieds huit pouces et reposaient sur un lit de marne qui contenait beaucoup de coquillages et des morceaux de corail ; cette prétendue relique du déluge a été trouvée par des ouvriers qui exploitaient de la glaise pour faire des briques ; elle est maintenant en la possession de M. Peel qui a intention, dit-on, de la donner à la Société d'Histoire Naturelle.

—Samedi dernier, nous avons eu le plus gros coup de mauvais temps que nous ayons peut-être eu de tout l'hiver, la *poudrière* était chargée par un gros vent de nord-est, et a rendu les chemins impraticables en bien des endroits. Dimanche, il faisait un froid d'hiver, qui n'annonçait guère le printemps. Les vents chauds des déserts de l'Afrique ne se hâtent point de traverser l'Océan et pendant ce temps le vent glacial du nord et du nord-ouest fait régner l'hiver dans toute sa force sur notre hémisphère.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

CANADA.

—En lisant le *Courrier* du 23 mars, nous n'avons pu qu'être frappé d'un passage de la lettre d'un de ses correspondans, relatif aux Jésuites. Il est digne d'une attention profonde, surtout lorsqu'on peut se rappeler des réflexions d'une nature si différentes qui se trouvaient sur ces religieux dans ce journal, que dans le temps, nous n'avons pas pu passer sous silence.

C'est rendre justice à l'éditeur, comme à l'auteur de la lettre, que de la reproduire. L'auteur, entre autres améliorations, suggère celle d'une Loi pour rendre aux Jésuites leurs "propriétés dans cette Province, devant le tenir de la Couronne à titre précaire, et à condition d'établir des Séminaires d'éducation supérieure : "Il ajoute" si cette Province se prévaut de leur expulsion de France, pour se procurer ces précepteurs sans rivaux, elle aura, dans bien peu de temps, la population la mieux instruite du monde. Ce corps serait une fontaine d'où jailliraient religion, morale, lumières et loyauté."

FRANCE.

—On écrit de Pesaro, le 15 janvier :

"Le cardinal Ferretti, notre nouveau légat vient d'arriver dans cette ville, où il a été reçu avec de vives démonstrations de joie. La population entière est allée à sa rencontre et l'a accompagné jusqu'à sa demeure.

"Les habitans de Pesaro ont présenté à S. Em. une adresse imprimée, dans laquelle ils manifestent leurs sentimens en faveur du nouveau légat, que l'on sait être fort affectionné à Pie IX, et qui s'est prononcé l'un des premiers, parmi les cardinaux, pour l'amnistie politique.

"Le cardinal Ferretti, en prenant possession de sa nouvelle charge, a publié une proclamation dans laquelle il se réjouit d'être l'interprète du Souverain-Pontife, dont la ferme intention est de satisfaire aux vœux éclairés des populations."

—Le désintéressement est la vertu de notre clergé des campagnes. Le *Journal du Loiret* en signale une preuve nouvelle :

"M. Caget, curé de Saint-Pryvé-Saint Mesmin, digne homme que chacun aime et vénère dans sa commune, avait reçu du ministère des cultes, à titre d'indemnité pour les pertes qu'il avait faites lors de l'Inondation, une somme de 375 fr. A la dernière réunion du bureau de bienfaisance de St. Pryvé, M. Caget est venu mettre cet argent à la disposition du bureau en disant que dans sa paroisse, où pas une habitation n'a été épargnée par le fléau, il y avait beaucoup de malheureux qui en avaient plus besoin que lui.

"Cette action de M. Caget, qui ne parvient à notre connaissance que par la bienveillante indiscretion d'un des membres du bureau, ne surprendra aucune des personnes qui le connaissent. Il est coutumier du fait. La conduite courageuse et pleine de générosité qu'il a tenue lors de l'Inondation, lui a valu d'être porté pour la *médaillon d'or*. L'abandon d'une somme qui, probablement, lui était nécessaire, est d'autant plus méritoire, que M. Caget est loin d'être riche."

ANGLETERRE.

—Le révérend Edward Caswell, du séminaire de Brasenose à Oxford, vient de se convertir à l'Eglise romaine. M. Caswell, membre de l'université de Cambridge et frère du précédent, avait également fait sa conversion quelques mois auparavant. Le nombre des membres du clergé protestant qui se sont convertis depuis 18 mois est d'environ 70. Mais le nombre des conversions dans les autres classes de la société est bien plus considérable.

GALLICIE.

(Correspondance particulière de l'Univers.)

"Je ne parlerai plus de nos malheurs du printemps dernier. Leurs détails sont connus de tout le monde. Aujourd'hui l'état des choses est étranger. Malgré ses promesses, le Gouvernement n'ose pas abolir la *corvée*, qui dans toute l'Autriche est la base des rapports entre les propriétaires et les paysans. Cependant il désire s'attirer l'affection de ces derniers et achever la ruine de la juridiction des nobles. Mais il sent très-bien qu'en se substituant à cette juridiction, en reprenant l'exercice des actes les plus impopulaires d'autorité, tels que le recrutement et le prélèvement des impôts, il hériterait de la haine que les paysans portaient aux propriétaires et dont il a su tirer un si cruel avantage. De ce grave embarras résultent les contradictions les plus singulières entre les divers pouvoirs. Ils ne s'entendent plus, ils s'accusent réciproquement. Manquant d'une direction centrale, ils publient une foule d'ordonnances impraticables et souvent contraires les unes aux autres. Ainsi, par exemple, on a conservé aux propriétaires le dernier degré de pouvoir administratif, mais en l'affaiblissant au point de le rendre complètement illusoire. Le mandataire investi de ce pouvoir est choisi et rétribué par le propriétaire qui répond de lui, mais il ne peut être destitué par ce même propriétaire sans l'autorisation du capitaine de Cercle. Ce mandataire ne juge que les conflits de paysan à paysan ; les contestations entre maître et paysan sont portées au Cercle.

Grâce à cette organisation, les propriétaires ne peuvent pas la plupart du temps, faire exécuter la *corvée* dans les délais opportuns. Alors le Gouvernement a pris le parti de créer, pour en garantir la plus prompte exécution, une nouvelle espèce d'agens, nommés *commissaires surveillans*. Ces agens, répandus dans le Cercle, décideront en première instance les difficultés élevées entre les propriétaires et les fermiers.

Jusqu'à ce moment aucune condamnation n'a été prononcée pour les assassinats et les brigandages récemment commis, bien que leurs auteurs soient parfaitement connus, mais on accable de coups ceux qui refusent la *corvée*. Ces contradictions ont troublé l'esprit des paysans. Ils déclarent qu'il n'y a plus de justice en Autriche. Ils ajoutent que l'Empereur a aboli la *corvée*, mais que les propriétaires ayant corrompu les employés, le décret de l'Empereur est foulé au pied. D'autres, plus avisés, commencent à s'inquiéter de cet état de choses ; car, disent-ils, il se pourrait bien qu'à la fin on vienne les dépouiller à leur tour, lorsqu'il n'y aura plus rien à prendre aux propriétaires.

En attendant, les prisons, les couvens, transférés en maisons d'arrêt, regorgent de détenus. Ce que sont les prisons d'Autriche, tout le monde le sait, grâce aux révélations des Silvio, des Andryane et de tant d'autres. A la connaissance du public, en Gallicie, il y a parmi les détenus vingt prêtres. Depuis le mois de mars aucun d'eux, non-seulement n'a pu se confesser, n'a pu dire la messe, mais n'a pu même l'entendre. Séparés les uns des autres, ils sont mêlés à des malfaiteurs du dernier rang. Et remarquez qu'ils ne sont encore que des *prévenus*, car il ne sont pas jugés, et plusieurs même ont été à peine interrogés.

Un de ces malheureux déposa qu'il avait fait part de la conspiration à l'évêque de Tarnow, sous le sceau de la confession. Il est vrai, le Gouvernement fit interroger l'évêque et voulut le forcer à reconnaître le fait qu'on lui imputait. L'évêque, se renfermant dans un silence complet, refusa de s'expliquer. Le Gouvernement, alors, mettant l'évêque dans la catégorie des coupables de complicité d'un projet de rébellion, voulut le forcer à résigner ses fonctions.

Ces faits parlent assez haut. Mais comment le gouvernement impérial ne voit-il pas qu'une telle conduite est le plus dangereux auxiliaire de la propagande communiste et démagogique ?

NOUVELLES DIVERSES.

CANADA.

Meurtre et Suicide.—Les journaux du Haut-Canada rapportent un événement lamentable, arrivé dans la petite ville de London, le 18 du courant.

Il paraît qu'un jeune homme du nom de David Larkin, depuis plusieurs années au service de M. J. W. Handy, eut une légère altercation avec une vieille femme du nom de Burn, parce que celle-ci lui avait repr. ché de s'être servi d'un langage inconvenant à l'égard d'une jeune personne; il alla immédiatement chercher un pistolet à deux coups, et la menaça de la tuer; quelqu'un qui se trouvait présent lui arracha le pistolet des mains. Mais au bout de quelques minutes, il s'en saisit de nouveau, et Mme. Burn ayant quitté la maison, il alla au devant d'elle, et lui demanda si elle était prête à subir son procès. Il lui tira alors dans le cœur, et il la traîna dans une boucanière, puis il se déchargea l'autre coup de son pistolet dans la poitrine, et tomba mort sur le champ. Une enquête a été faite sur le corps de ces personnes, et le verdict du jury a été, sur le corps de Mme. Burn *meurtre commis par Daniel Larkin* et sur celui de Larkin, *mort de sa propre main, sous l'inspiration du démon*. Larkin était dans l'habitude de s'énivrer, et on suppose qu'il était sous l'influence de la boisson, lorsqu'il se rendit coupable de ce double crime. *Afinerve.*

—On dit que M. le major Campbell seigneur de Rouville vient d'être nommé secrétaire privé de son Excellence lord Elgin. *Idem.*

—On lit dans le *Church* du 19: "Nous regrettons d'apprendre, après nous être enquis à la résidence de M. le juge Hagerman, qu'on ne s'attend pas que son honneur puisse vivre encore plusieurs heures." *Idem.*

—Les nouveaux steamers de la Compagnie dit: "British and North American Royal Mail Company" qui doivent faire le service entre l'Amérique et l'Angleterre, seront nommés, *Amérique, Canada, Niagara*, et *Europe*. Ce sont des vaisseaux de première classe. On ignore à quelle époque ils commenceront leurs voyages.

Le steamship *Great Western* est à vendre; on pense que le gouvernement anglais va en faire l'acquisition.

Sir Benjamin d'Urban, successeur de lord Cathcart, comme commandant des forces, doit arriver en Canada de bonne heure au printemps. *Idem.*

Accident.—La diligence entre Montréal et Burlington, nous regrettons d'apprendre, vient de rencontrer un terrible accident. En descendant une côte à Charon près de Royalston, la voiture a glissé dans un précipice de trente pieds de profondeur. Trois personnes ont péri sur le champ, une demoiselle Hunter de Middlebury, un Capitaine Leary, qui se rendait à Québec pour prendre la conduite du *John Munn*, et le cocher. Deux Messieurs de Montréal ont été grièvement blessés, MM. F. H. Heward et A. McFarlane. *Revue Canadienne*

—M. Dunkin, l'assistant secrétaire Provincial, a resigné sa place. Ce monsieur dernièrement admis membre du bureau de cette ville, doit, dit-on, entrer en société avec MM. Meredith et Bethune, avocats. *Idem.*

Incendie.—Samedi dernier, le 20 courant, le feu consuma les granges et bâtiments, (formant 140 pieds de bâtisses) de Michel Hanchaussé, cultivateur, de St. Sulpice, avec les foin et grains qu'ils contenaient; on parvint cependant à sauver les animaux à l'exception d'une couple; le feu fut communiqué à ces bâtiments, par une étincelle échappée de la cheminée de la maison du voisin de Hanchaussé, qui y fut portée par le vent. *Echo des Campagnes.*

Accident.—La *Gazette de Québec* rapporte qu'un Allemand établie à Rocheplatte. Valcartier, du nom de Kake, s'occupait la semaine dernière avec son fils à bucher dans le bois, lorsqu'un arbre abattu par ce dernier, alla frapper une branche d'un arbre voisin, et la fit tomber sur la tête du père qui mourut sur le champ.

—L'assemblée du Nouveau-Brunswick a passé un bill garantissant cinq pour cent d'intérêt, pendant dix ans, sur la somme de £100,000, comme un encouragement au chemin de fer de Saint-Andrews, à compter de son ouverture, auquel tems il sera aussi concédé gratuitement à la compagnie 10,000 acres de terre.

Sur motion de M. Street, un comité a été chargé d'aviser aux moyens d'encourager les nombreux émigrants attendus cette année à s'établir dans le Nouveau-Brunswick. Le comité prépare un bill autorisant le gouverneur, de l'avis du conseil, à faire diviser des étendues de 10,000 acres de terres en lots de 50 acres, pour être concédés aux émigrants, et à faire ouvrir des chemins à ces établissements aux frais de la province. *J. de Québec.*

—Un horrible accident est arrivé près des moulins à vapeur de M. M. Holderness et Chilton sur le Richibouctou. Deux hommes étaient occupés à faire de l'étope dans un bâtiment employé comme forge. L'un d'eux, en allumant imprudemment sa pipe, laissa tomber du feu sur l'étope qui s'enflamma aussitôt et mit le feu à la maison. Les deux hommes n'eurent pas le tems de se sauver qu'ils étaient déjà si horriblement brûlés que l'un mourut au bout de quelques heures; et l'autre était dans un état désespéré.

—Dans l'île du Prince Edouard, deux ou trois hommes ont été tués et plus de 20 blessés dans une émeute d'élections. *Canadien.*

Commulation de peine.—Cabin Russ, condamné à être pendu, pour crime d'assassinat sur la personne de sa femme, vient de voir commuer sa peine en celle de l'emprisonnement à vie. Cette nouvelle est arrivée en ville avant-hier par dépêche télégraphique. Il était tems, car il devait être exécuté aujourd'hui même, 11. mars.

FRANCE.

—Le tribunal correctionnel de Montbrison avait à statuer sur une prévention de vol à laquelle la position du prévenu et les circonstances du délit imprimaient une extrême gravité. Le sieur Vadon, riche de plus de 200,000 fr., était prévenu d'avoir volé deux pièces de vin jetées par les eaux sur les bords de la Loire, dans le moment même où le fléau de l'inondation ravageait le

pays, et tandis que tous les honnêtes gens rivalisaient de zèle et de dévouement pour porter secours aux victimes de ce désastre. Le tribunal réformant le jugement du tribunal de Roanne, qui avait acquitté le sieur Vadon, l'a condamné à trois mois de prison.

ANGLETERRE.

—Un correspondant de Londres, en date du 3 courant, adressées au *Courrier* de cette ville, fait mention d'une assemblée publique qui a eu lieu le 2^e à Londres, au sujet de l'annexion de Cracovie à l'Autriche, et dans laquelle on a résolu, qu'une humble adresse serait présentée à Sa Majesté, la priant d'adopter les mesures nécessaires pour détourner les maux qui menacent tous les États de l'Europe, en conséquence des actes continuels de violence exercés par la Russie, l'Autriche et la Prusse, envers la Pologne, et pour améliorer la condition de cette nation opprimée.

Des armées s'organisent activement dans différentes parties de l'Europe, et on commence à entretenir des craintes sur la paix du monde.

—On lit dans un journal de Londres, le *Sun*:

"Samedi dernier, M. Ferguson, chirurgien de l'hôpital de Kings-College, a employé sur trois malades, en présence d'une grande affluence de spectateurs, le procédé de l'insufflation de l'éther pour les rendre insensibles avant de les opérer.

"Une jeune couturière s'est présentée: elle souffrait vivement d'une fistule; l'insufflation ayant eu lieu, elle s'endormit au bout de quelques secondes. Alors le docteur perça la fistule sans que la malade manifestât le moindre sentiment de douleur. L'appareil resta devant sa bouche jusqu'au moment où l'insensibilité devint apparente; immédiatement après l'opération elle revint à elle-même, et déclara à M. Ferguson qu'elle sentait qu'on l'avait opérée, mais n'éprouvait aucune douleur. Deux autres malades ont été opérés avec le même succès: l'un deux, en revenant à lui, a déclaré qu'il avait fait un rêve.

"Samedi dernier, la même expérience a été faite sur un enfant de six ans par E. Macmurdo, à l'hôpital de Saint-Thomas. Cet enfant avait un index scrofuleux; dès que l'éther eut opéré, le docteur coupa le doigt; l'enfant n'essaya pas de retirer la main pendant l'opération, et quand il revint à lui, il demanda si son doigt était enlevé. Il paraissait l'ignorer, et quand on lui demanda s'il voulait qu'on lui coupât le doigt, il répondit que non. Il est probable que cette utile découverte sera insensiblement mise à profit dans tous les hôpitaux du royaume."

—Le *Great Britain* est maintenant en sureté dans la Baie de Dindrum. On lui a fait un rempart contre la mer, au moyen de fagots. C'est le célèbre ingénieur Sir Brunel, qui se trouvait, nous croyons, chargé de cette opération.

—Il vient d'arriver à Londres une troisième cargaison de sucre provenant du Cécile-Empire. Le sucre chinois est de belle qualité et très-blanc. Ce sucre est disposé par paquets de six livres.

Les Mines d'or de la Sibérie produisent plus que jamais. On en rapportait dernièrement 2,1032 livres; ce qui équivaut à 1 million 188,500 louis sterling.

—Les fermiers Ecossais remplacent les patates par les fèves et les betteraves.

On a importé en Angleterre une grande quantité de patates étrangères pour les semences.

Grand nombre de cultivateurs de Norfolk ont commencé la culture, en grand, du lin.

Tous les petits fermiers de Limerick qui peuvent réaliser £20 se disposent à émigrer en Amérique.

Suivant le *Register d'Edinbourg*, l'insecte qui fait périr les patates est encore attaché à la racine des plantes qu'on a laissées dans les champs.

Le Prince Albert a témoigné l'intention de cultiver le lin sur la ferme de Windsor.

—On dit que la plus vieille personne du monde se trouve à Moscou. C'est une femme âgée de 168 ans. Elle a pris son 5e. mari à l'âge de 122 ans.

—Le projet de lord George Bentinck pour la régénération de l'Irlande, par la construction de 1,500 milles de chemins de fer, a été accueilli avec acclamation par tous les irlandais, et l'on prépare dans tous les comités des différents meetings de parti irlandais, des adresses de remerciemens au noble lord.

IRLANDE.

—L'Irlande pour comble de détresse est sur le point de perdre celui qu'elle a appelé si souvent "le libérateur de la patrie." O'Connell, au départ de la malle, était mourant. Sa maladie provient d'une affection de cœur. Ses souffrances l'ont empêché de retourner en Irlande, et son confesseur a été mandé de Dublin, par estafette. Il a pu résister jusqu'aujourd'hui à toutes ses fatigues, par le moyen d'un exercice assidu, et d'une grande frugalité, et il lui a fallu une santé de fer pour n'avoir pas succombé plus tôt aux travaux qui l'ont constamment occupé pendant les quarante dernières années de sa vie. Il a maintenant 70 ans.

—Chaque semaine nous sommes obligé de représenter un résumé succinct de la progression des maux qui accablent l'Irlande, et que les rigueurs de l'hiver développent d'une manière effrayante; c'est qu'en vérité les colonies entières de ce journal ne suffiraient pas à enregistrer les souffrances de ce peuple, l'agonie des uns, la mort des autres, le désespoir et le découragement de tous.

La mortalité dans le comté de Cork augmente chaque jour, et 125 décès

ont eu lieu cette semaine dans la maison des pauvres. Il est facile de juger par ce chiffre du nombre des malheureux sans pain, sans feu, sans vêtements, qui périssent chaque jour au fond de leurs misérables huttes.

Les nouvelles de l'Irlande offrent chaque jour un tableau de plus en plus sombre, les rapports des provinces ne constatent toujours que des décès, et sont remplis de détails, dont la seule lecture fait frémir. Partout cependant les mesures s'organisent, les comités de secours, les meetings secourent les malheureux, mais la disette et la maladie ont fait de tels progrès, que le soulagement des classes pauvres ne saurait être immédiat. Partout on vote des remerciemens au peuple anglais pour le concours qu'il donne si généreusement à tant de souffrances.

ORIENT.

—Les nouvelles d'Orient, du 20 janvier, nous apprennent que le choléra ravage en ce moment l'Arabie. 15,000 personnes en sont mortes, dit-on, dans l'espace de neuf jours.

TURQUIE.

—Les journaux de Constantinople sont remplis de détails sur la séance du divan, dans laquelle a été décidée la suppression du marché aux esclaves.

TAHITI.

—La reine Pomaré a consenti à revenir à Tahiti, à bord d'un navire anglais qui la transportera de Raïaten jusqu'à une petite Ile voisine de Papéiti. Elle acheverait le voyage à bord d'un bâtiment français.

MEXIQUE.

—Des avis du Mexique, allant jusqu'au 5 février de Mexico et jusqu'au 7 de Vera-Cruz, annoncent que le clergé avait consenti à faire au gouvernement un prêt mensuel de \$450,000 jusqu'à ce que la paix pût être assurée, et que Santa-Anna, après avoir reçu les protestations contre la loi spoliatrice des biens de l'église avait écrit au congrès pour lui recommander de la modifier en acceptant ce compromis. Ces avis ne parlent point de l'évacuation de Vera-Cruz, mais ils sont antérieurs à ceux qui l'annonçaient. Il n'y a point de nouvelles du théâtre de la guerre.

Nouvelles très-importantes.—*Bataille sanglante dans les rues de Saltillo.*—*Autre bataille terrible à la Passe de Rincouada.*—2000 Américains, Et 5000 Mexicains tués!

Le *Sun* de New-York, a apporté hier en cette ville les nouvelles extraordinaires suivantes arrivées à la Nouvelle-Orléans le 13 du mois courant.

Le 20 février, les forces du général Taylor étaient stationnées à environ vingt milles de Saltillo. Là il eut une escarmouche avec l'ennemi; et aussitôt il tomba sur Saltillo avec sa petite armée de 5,000 hommes.

Le jour suivant, il y eut combat sanglant dans les rues de Saltillo.

On représente ce combat comme un des plus terribles et des plus désespérés qui aient jamais eu lieu; on dit que tous les édifices de la ville ont été littéralement teints de sang.

Parmi les officiers qui ont été tués dans cette circonstance, on compte le colonel Morgan, brave commandant des volontaires de l'Ohio.

Le général Taylor fit alors transporter ses bagages et ses provisions à Monterey, et en partant, il tomba sur la passe de Rincouada.

C'est là qu'une autre bataille terrible eut lieu, et les Mexicains furent repoussés au bout de la bayonnette et du canon.

Dans les deux batailles, on estime la perte des Américains à deux mille hommes, et celle des Mexicains à quatre ou cinq mille.

Environ, 5,000 Mexicains avaient réussi à se frayer un chemin à travers la passe, ils étaient en possession de tout le pays du Rio-Grande.

Toutes les communications entre Saltillo et Matamoros ont été coupées.

Le *Picayune* de la Nouvelle-Orléans remarque que ces nouvelles viennent de sources mexicaines et ne seront peut-être pas confirmées. Cependant, il ne doute nullement qu'une bataille n'ait eu lieu.

On dit que la ville de Marina, entre Cancargo et Monterey, est en possession des Mexicains.

Nous recevrons d'autres détails prochainement.

Une autre nouvelle importante, c'est que 50 ou 60 vaisseaux ont quitté l'Ile de Lobos le 27 février, avec des troupes et des munitions de guerre pour le bombardement de Vera-Cruz que devait commencer le 10 de mars.

LE KNOT.

CHAPITRE 6.

SUITE.

En reconnaissant la voix du comte, Raphaël ouvrit la porte d'une main tremblante et demeura immobile et pâle devant lui.

—Qu'avez-vous donc, Raphaël? lui dit le comte d'un air tout joyeux, n'est-ce pas votre père qui vous éveille et vous tend la main?

—Oh! est-il possible? s'écria le jeune homme hors de lui et se précipitant dans les bras du comte.

—Oui, très-possible, reprit celui-ci en le pressant sur son cœur. Ma fille ne désavoue pas la profonde estime où je vous tiens, et elle répond à votre demande comme vous pouvez le désirer.

—C'est trop, c'est trop! répéta plusieurs fois Raphaël, incapable d'exprimer les mille transports qui agitaient son cœur.

—Ce n'est pas assez, mon cher enfant, et il faut que vous veniez sur le champ de bataille affronter l'ennemi de plus près. En un mot,

je viens vous prendre pour vous présenter à Rosa comme mon fils et son fiancé.

—Oh! partons, partons, je vous suis.

—Mais, mon cher, vous passerez au moins votre habit, reprit le comte en riant du singulier empressement du jeune homme. Voyons, que je préside à votre toilette: vous être trop ému pour vous en bien tirer. Et moi, vieux capitaine, je suis habitué à faire l'inspection de mes soldats, surtout quand je les mène au feu.

Raphaël cependant fut bientôt prêt, et il suivit le comte d'un pas impatient. Rosa, de son côté, n'était pas dans une moindre agitation: son père l'avait prévenue de la visite de Raphaël, et si nous devons dire qu'elle en ressentait au fond quelque joie, son trouble cependant la jetait dans un grand embarras. Elle prenait un livre, et s'asseyait devant la cheminée: puis, se levant tout-à-coup, elle donnait un coup d'œil sur la glace et sur son ajustement, s'approchait de la croisée, s'y tenait quelques instans debout, se rapprochait de la porte, écoutait, et croyant entendre des pas lointains dans le corridor, elle se rejetait, rouge, hors d'haleine, tremblante, dans le fond de l'appartement. Quand Raphaël entra, elle eut pourtant assez de force pour se lever et s'avancer de quelques pas vers son père.

—Ma chère enfant, lui dit le comte en l'embrassant au front; je te présente mon fils Raphaël, qui, sous ce titre, a certainement droit à une bonne place dans tes affections.

Veuillez donc me regarder comme un frère, ajouta Raphaël avec une touchante expression de tendresse et de respect, quoique je ne sache pas comment je pourrai mériter la confiance et l'estime qui accompagnent ce doux nom.

—Oh! monsieur, vous les méritez déjà, répondit Rosa, je suis heureuse de vous le dire, et...

Elle s'arrêta, confuse et inquiète, craignant d'avoir trop naïvement exprimé les pensées de son cœur.

—Rien ne me coûtera, s'écria Raphaël avec transport, pour justifier la bonté avec laquelle vous daignez m'accueillir.

Et saisissant une de ses mains, que Rosa ne songea point à retenir, il la porta respectueusement à ses lèvres.

—Bien, mes enfans, dit le comte, promettez-vous dès ce jour de compter l'un sur l'autre et je vous connais assez tous deux pour être sûr que désormais l'unique pensée de votre vie sera de vous prouver l'un à l'autre la constance et la force de votre attachement. Et moi, maintenant, je puis regarder d'un œil tranquille toutes les chances de l'avenir qui se prépare: rien ne doit plus m'arrêter dans la mission que le salut de mon pays m'impose.

—Ah! mon père, Dieu vous gardera dans les périls, s'écria Rosa, je le prierais tant pour vous.

—Que sa volonté soit faite en toute chose, reprit le comte, il n'en peut résulter que notre bonheur. Je goûte une joie trop pure en ce moment pour que je cherche à l'attrister mal à propos. Vous allez donc descendre à la chapelle, où notre cher curé et deux bons amis nous ont devancés, et là, fiancés devant Dieu, vous attendrez du moins avec une espérance certaine le moment d'une irrévocable union.

Raphaël, au comble du bonheur, offrit son bras à Rosa et suivit le comte dans la chapelle. Ils s'approchèrent de l'autel avec un profond recueillement; le comte plaça dans un plateau d'argent ciselé une bague enrichie de diamans qui lui venait de ses ancêtres, Raphaël y déposa une autre bague également ornée de diamans et de la miniature de sa mère. Après la bénédiction, les deux fiancés, aussi émus l'un que l'autre, échangèrent leurs anneaux, puis, se retirant dans le vestibule qui précédait la chapelle, ils se jetèrent aux pieds du comte, qui les reçut dans ses bras avec des larmes de joie. Il fut ensuite convenu que, sans s'imposer aucune contrainte, on se tairait cependant sur la cérémonie qui venait d'avoir lieu.

—Et maintenant, ajouta le comte, allons rejoindre nos hôtes et nos amis.

Il était environ huit heures du matin: un jour pur commençait à peine à chasser les dernières vapeurs de la tardive aurore: le ciel, d'un bleu d'opale, légèrement voilé par des nuages diaphanes, annonçait encore une de ces froides et belles journées d'hiver qui semblent jetées au milieu de la saison rigoureuse comme un souvenir du printemps évanoui. En ce moment, le château du comte Bialewski ressemblait à une forteresse prise d'assaut: une foule toujours croissante en encombraient les portes: l'esplanade était couverte par les habitans des villages voisins, presque tous armés de bâtons et de fusils rouillés: les cours étaient remplies de gardes, de piqueurs, les uns à cheval, les autres à pied: ceux-ci sonnait du cor, ceux-là agaçant les chiens accouplés et grondans, ce qui faisait, on l'imagine

ans peine, un effroyable vacarme. D'abord, la petite garnison russe qui, la veille, avait pris possession du château, avait voulu en interdire l'entrée ; mais, bientôt, forcée par la multitude étonnée et curieuse, elle s'était cantonnée dans un angle de la cour en prenant à la hâte quelques dispositions de défense et de sûreté, et en maintenant un fort piquet de soldats devant la grille comme pour surveiller les allans et les venans.

Cependant le comte entra dans les immenses salles où tout ce qui avait plus ou moins le droit au titre de gentilhomme était réuni. Raphaël conduisait Rosa, qui, toute charmante dans son costume d'amazone, les cheveux bouclés et tombans, les yeux demi baissés, comme pour contenir l'expression de bonheur qui les animait en ce moment, traversa lentement la galerie, au milieu des nombreux amis de son père empressés à la saluer et à la complimenter. Le premier mouvement de Stanislas, en voyant entrer Rosa, avait été de s'élançer vers elle pour lui offrir son bras et se constituer son cavalier ; mais apercevant Raphaël, dont la radieuse figure était singulièrement expressive pour un rival, il demeura saisi, stupéfait, et devint presque aussitôt sa cruelle défaite. De son côté, le comte Bialewski remarqua l'étrange surprise de Stanislas, et se rappelant aussitôt qu'il lui devait une réponse, il s'avança vers lui, et l'entraîna dans l'embrasure d'une croisée :

— Mon cher ami, lui dit-il, j'ai à vous remercier de l'honorable demande que vous me fîtes adresser hier par mon fils ; j'aurais désiré pouvoir y répondre dans le sens que vous souhaitiez, mais vous me permettez de vous dire avec la franchise d'un soldat, que plusieurs circonstances qu'il ne dépend pas de moi de lever y font obstacle. Ma fille s'est prononcée à ce sujet d'une manière définitive, et nous respectons l'un et l'autre son libre choix.

— J'ai dû sans doute me tromper, balbutia Stanislas d'une voix singulièrement embarrassée, mais il est loin de ma pensée de prétendre à la main d'une personne qui n'aurait que de l'éloignement pour moi. Mademoiselle votre fille a fait un choix : il ne m'est pas favorable. Je me retire avec un profond regret et tout le respect que je dois à cette décision.

— Mon cher ami, reprit le comte avec cette vivacité militaire qui ne le quittait jamais, nous ne pouvons nous séparer ainsi. Si nous n'avions devant nous qu'une perspective de plaisirs et de fêtes, je ne vous retiendrais pas, sachant bien que le motif ne vous en serait pas agréable. Pressée par les circonstances, ma fille a dû manifester ses sentimens, mais nous ne songeons nullement à aller plus loin en ce moment. D'autres occupations nous réclament où votre place est marquée, et j'ose croire que nos intérêts particuliers ne nous feront pas oublier les grands intérêts de la Pologne.

— A Dieu ne plaise ! monsieur le comte, s'écria Stanislas avec un mouvement de noble fierté, j'espère être fidèle à tous mes engagements et vous en donner dans l'occasion de bonnes preuves.

— Vous restez donc, ajouta le comte, en lui tendant la main.

— Je reste.

— Vous permettez que je m'occupe de mes hôtes.

— Je vous en prie.

Le comte quitta Stanislas au moment où on annonçait le déjeuner. Ce repas du matin avant la chasse n'était pas sans importance en Pologne ; car, outre les conviés, tous ceux qui jouaient un rôle quelconque dans la journée, avaient droit de s'asseoir autour des tables abondamment pourvues. On voyait donc une véritable foule encombrer les salles du festin. De temps immémorial une partie de chasse donnée par un grand seigneur était regardée comme une fête populaire à laquelle chacun devait prendre part : mais depuis que la Pologne asservie n'avait plus à exercer son activité sur les champs de bataille, il semblait que toute la fougue nationale se fût concentrée dans ce belliqueux exercice où l'adresse, la force et le courage trouvaient encore à paraître et à s'employer. Les gentilshommes qui n'avaient plus le droit d'entretenir des troupes à leurs frais, appliquaient toutes les ressources de leur fortune à se procurer de magnifiques trains de chasse. On voyait des grands seigneurs qui tenaient à gages toute l'année jusqu'à plus de trois cents hommes uniquement occupés à les suivre dans leurs agrestes expéditions, auxquelles pouvaient se joindre amis, voisins et compatriotes de tous rangs et de tout état. Les villages entiers, dans ces circonstances, se levaient en masse et se précipitaient à grand bruit dans les bois. Or, tel était le spectacle qui se préparait dans le château du comte Bialewski : le vin, la bière, l'hydromel, l'eau-de-vie, coulaient partout à pleins bords, et les valets charriaient sans cesse des plats énormes d'un mets de fondation appelé *le hachis des vourriens*, et composé de choucroute, de saucisses, lard et autres viandes mêlées, autour desquels se pressait la foule avide des chasseurs. Les paysans eux-mêmes

trouvaient là une assiette et un verre bien garnis. Ce redoutable repas une fois terminé, on donna le signal du départ. Le comte cependant avait pris des mesures pour que l'intérieur du château fût à l'abri de toute surprise et pût résister même à une soudaine agression. Mais lorsqu'il se présenta à la tête de son nombreux cortège pour franchir la grille, il vit le détachement russe rangé en bataille dans la cour et le capitaine s'avancer vers lui :

— Monsieur le comte, lui dit cet officier, d'après mes instructions, je dois m'opposer à votre sortie du château, et je ne doute pas que vous ne vous empressiez de déférer à l'invitation que je vous adresse de demeurer ici.

— Vous me direz sans doute, Monsieur, le motif de cette rigoureuse mesure, demanda le comte en réprimant avec peine les mouvemens de son indignation.

— Je reçois des ordres, Monsieur le comte, je les transmets et je veille à leur exécution. C'est toute ma tâche, le reste ne me concerne plus.

— Eh bien ! Monsieur, reprit le comte, je ne juge pas à propos d'obéir à vos ordres, et je suis, comme vous voyez, assez bien accompagné pour continuer tranquillement mon chemin. Je vous engage, dans votre intérêt, à ne pas tenter une lutte inégale et qui amènerait infailliblement la destruction de votre détachement.

— Si telles sont vos intentions, Monsieur le comte, mon devoir est de vous faire remarquer la responsabilité qu'elles entraînent. Vous y avez sans doute réfléchi. Quant à moi, ne pouvant faire mieux en ce moment, je me tiendrai sur la défensive, tout en protestant contre ce que je dois appeler un acte de rébellion.

— Il faudrait une armée, Monsieur, pour arrêter des Polonais partant pour la chasse.

Et là dessus le comte piqua des deux, entraînant à sa suite ses nombreux amis, qui, pendant cette scène, s'étaient montrés tout disposés à soutenir bravement le défi de leur hôte. Cet incident n'eut d'autre résultat que d'échauffer outre mesure l'ardeur martiale des chasseurs, et bientôt les airs retentirent de refrains nationaux et d'acclamations patriotiques. C'est ainsi que commença la grande chasse, dirigée en apparence contre les loups, mais qui devait se terminer par une lutte plus sérieuse encore et plus acharnée. Cependant, le secret de la conjuration n'est toujours connu que d'un petit nombre des principaux chasseurs, qui doivent s'écarter à une heure convenue et se réunir dans une retraite éloignée. Aussi le gros de la troupe se dispose-t-il à traquer avec ardeur les bêtes fauves, dont on entend par intervalle les sinistres hurlemens. La chasse aux loups en Pologne, est une véritable guerre défensive qu'il n'est pas permis de négliger. Depuis le mois de novembre jusqu'au mois de février, ces féroces animaux parcourent les campagnes, se jettent dans les villages, et vont dévorer jusque dans leurs étables d'autres animaux plus paisibles. Malheur au voyageur isolé ; ni son cheval rapide, ni ses armes incurtrières ne le sauveront de la mort. Des bandes de trente ou quarante loups se précipitent sur tout ce qu'ils rencontrent, et il faut une troupe d'hommes bien aguerris pour échapper à leurs dents cruelles. On conçoit donc l'utilité de ces grandes chasses et l'ardeur avec laquelle tout un pays y prend part. Quelques jours avant la partie projetée, les gardes forestiers, selon l'usage, avait été reconnaître le gîte de la bande que l'on voulait détruire ; montés sur de grands arbres au milieu de la nuit, et contrefaisant le cri lointain d'un vieux loup, ils avaient entendu les hurlemens des louveteaux répondant tumultueusement à cet appel. Le gîte ainsi reconnu, on y avait retenu la bande jusqu'au jour fixé pour sa destruction, en lui jetant des charognes de bétail mort.

A peu de distance de l'endroit indiqué on fit halte pour introduire un peu d'ordre dans cette multitude confuse, et le chef des gardes, véritable directeur de la chasse, distribua à chacun son poste et ses fonctions. Devant les filets tendus par ses ordres aux passages principaux, il place des hommes armés de bâtons et masqués par des arbres ; puis il répartit les chasseurs de trente pas en trente pas, dans l'intervalle des filets, en ayant bien soin de ne pas les mettre sous le vent. Les jeunes gens qui doivent faire la battue se tiennent aussi près que possible de l'endroit d'où l'on doit lancer les chiens. A peine ces derniers sont-ils découplés que, rapides comme l'ouragan, ils disparaissent dans les taillis. Les piqueurs donnent du cor, et la chasse est commencée. L'œil fixe, l'oreille au vent, le doigt sur la détente du fusil, chaque chasseur demeure immobile. Le silence le plus complet règne partout. Mais soudain un chien donne de la voix, puis un second, et bientôt la nuée entière s'en mêle. Les échos de la forêt répètent cet effroyable vacarme, qu'augmentent encore les cris des piqueurs, les cliquemens de fouets et les hennissemens des chevaux effrayés. D'un autre côté, aux eniers aboie-

mens, les jeunes gens ont entamé la battue en criant de toutes leurs forces, et en frappant les arbres de leurs bâtons. Surpris, effarés, les loups se dispersent et cherchent leur salut dans la fuite; mais une fusillade meurtrière les atteint de toutes parts, et ceux que le plomb épargné tombent dans les filets. Et les cors de sonner sans relâche le glorieux hallali: *Mort aux loups et victoire aux chasseurs!*

Après cette bataille en règle, dont on apprécie tumultueusement les résultats, le bel ordre établi par le chef des gardes est bientôt rompu. Des groupes de chasseurs s'élancent çà et là dans les taillis, ardens à poursuivre les débris échappés à ce dernier assaut. Rosa, entourée de quelques amis de son père et des piqueurs les plus expérimentés, conduit avec résolution le gros de la troupe. C'est ce moment que les conjurés ont choisi pour se disperser dans la forêt et se réunir secrètement au rendez-vous indiqué. Stanislas seul s'arrête et délibère. Une pensée l'agite et le tourmente, et suspend cependant les odieux transports d'une infernale jalousie. Est-il bien possible que Rosa le dédaigne et lui préfère un rival? et n'est-elle pas contrainte par l'ascendant de son père? C'est ce dont il veut s'assurer.

A Continuer.

DECES.

Le 16 mars dernier, à St. Barthélémy, diocèse de Montréal, à l'âge avancé de 84 ans, dame Geneviève Duchesny, épouse de sieur François Loranger, respectable cultivateur du lieu. Cette dame était mère de deux prêtres; l'un d'eux est mort en 1830 à St. Roch de Québec, après avoir été curé de St. François, Isle d'Orléans, cure que la maladie l'obligea de remettre; l'autre est maintenant Chapelain de l'Hôtel-Dieu de Québec. Elle laisse un époux âgé de 55 ans, avec qui elle avait été unie pendant 58 ans.

BANQUE D'ÉPARGNES DE LA CITE ET DU DISTRICT.

AVIS est par les présentes donné que cette Institution paiera CINQ PAR CENT sur tous les Dépôts, qui seront faits le et après le premier Janvier courant.

Les DÉPÔTS sont reçus tous les jours de dix à trois heures et de six à huit heures dans les soirées des samedis et lundis (les fêtes exceptées). Les applications pour autres affaires requerront l'attention du Bureau doivent être envoyées les Jedis ou Vendredis, vu que le Bureau des Directeurs se réunit régulièrement tous les samedis. Cependant, si les circonstances l'exigeaient, on pourrait s'occuper des demandes ou applications qui seraient faites, aucun autre jour dans la semaine. Le Président et le vice Président étant tous les jours présents au Bureau de la Banque.

JOHNS COLLINS,
Secrétaire et Trésorier.

Bureau de la Banque d'Épargnes de la
Cité et du District, No. 46 grande rue,
St. Jacques, à côté de l'Ottawa Hotel.

AVIS.

L'ON a besoin à la LONGUE POINTE d'un INSTITUTEUR capable d'enseigner Anglais et le Français.

MM. les CURÉS qui auraient besoin d'un BON CHANTRE, et qui est aussi en état de tenir une ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE peuvent s'adresser à ce Bureau.

NOUVELLE IMPORTATION.

ON VIENT DE RECEVOIR à l'HOPITAL-GÉNÉRAL (Sœurs-Grises) de cette ville le bel assortiment d'Objets d'Eglise attendus et annoncés dans le cours du mois dernier

TOUS LES PATRONS SONT NOUVEAUX.

Chaque article est garanti et porte encore toute la fraîcheur des métiers.

Cette importation se compose de

CROIX DE CHASUBLES

EN DRAP D'OR avec brochures à RELIEFS en or, argent et couleurs
" DAMAS Blanc, Cramoisi, etc. etc. brochés tout en or.
" " (couleurs assorties) " en or et couleurs.

GARNITURES DE CHAPE ET BANDE DE DALMATIQUES

EN drap d'or (imitation) à dessins très riches et saillants.
" Damas brochés en or et couleurs.
" " (assortis de couleurs) brochures riches, ordinaires et de bas prix

GARNITURES COMPLETES.

M. B. Les Croix, les Garnitures de Chapes et les Bandes de Dalmatiques ci-dessus sont toutes appareillées de dessins et offrent par là même une variété de garnitures complètes dont chacune est peu dispendieuse.

ETOILES ET VOILES DE BÉNEDICTION.

LES Etoiles sont assorties de couleurs, plusieurs à brochures riches.
LES Voiles portent tous de riches emblèmes au centre et aux extrémités.

ÉTOFFES À ORNEMENTS.

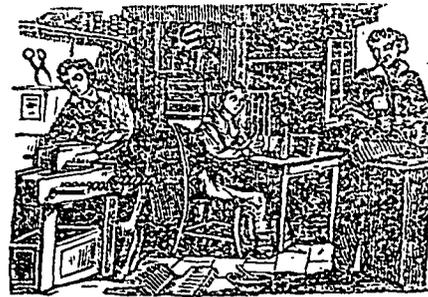
Drap d'or à brochures très riches en or, argent et couleurs (dessins nouveaux.)
Moire d'or à reflets riches et brillants.
Drap d'argent à pluie d'argent.
Drap d'or (imitation) à brochures nouvelles.
Damas brochés, tout en or, et aussi en couleurs.

Les prix de tous ces objets sont extrêmement réduits, dans le but d'offrir aux MM. du Clergé tous les avantages du bon marché et de la bonne qualité et avec leur bienveillant concours et une vente rapide, de suivre de très près et toujours à bas prix toute la nouveauté (en ce genre) des fabriques de Paris et de Lyon.

Pour importations directs s'adresser à

J. C. ROBILARD, No. 84, Cedar St.
New-York.

ATELIER DE RELIEUR



LES Soussignés, en remerciant le Clergé et le public en général de l'encouragement bienveillant qu'ils ont reçu depuis qu'ils ont ouvert leur ÉCRITURE DE RELIURE, prennent la liberté d'annoncer que, pour répondre au besoin général, ils se sont décidés à ouvrir, au premier Mai prochain, une LIBRAIRIE, Rue Notre-Dame, vis-à-vis le Séminaire, sous le nom de

LIBRAIRIE SCOLAIRE.

Leur Établissement sera composé de tous les Livres en usage dans les Écoles Chrétien- nes, Livres de Prières et généralement de tous les Livres de Religion et de Morale Chrétienne. Leur Echoppe de Reliure, comme par le passé, n'en cèdera à aucune du Canada, sous le rapport de la bonté, de la beauté et de la variété. Ils s'attendent, par leur ponctualité et leur célérité à exécuter tout ce qu'on leur commandera en leur branche, que l'encouragement dont ils ont été l'objet jusqu'aujourd'hui, ne leur fera point défaut, et ils peuvent assurer le public que rien de leur part ne sera négligé pour répondre à l'attente générale, comme pour contenter ceux qui les patroniseront.

CHAPELÉAU & LAMOTHE.

Montréal, 29 Janvier 1847.

VOYAGE A LA TERRE-SAINTE.

PAR MESSIRE LÉON GINGRAS DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC.

CET OUVRAGE, impatientement attendu du Public Canadien depuis plus d'un an, est prêt à être livré à l'impression, 2 vol. in-octavo, beau papier. Prix: 6s. le volume ou 12s. pour l'ouvrage.

Le Soussigné est seul nommé Agent pour Montréal. Des listes de subscrip- tion seront déposés chez MM. FABRE & CIE., chez MM. CHAPLÉAU & LAMO- THE et à l'INSTITUT CANADIEN.

G. N. GOSSELIN,
AGENT.

17 Janvier.—4c.

FRENIÈRE, RUE BLEURY, No. 46.

Peintre et Vitrier,

Doreur à l'Huile et sur le Verre,

Encadreur de Gravures, et ouvrages faits à l'Aiguille.

Vernisseur de Cartes Géographiques et poseur de Tapisserie.

2 octobre 1846.—6m.

AVIS AUX MM. DU CLERGE.

Le Soussigné informe les MM. du Clergé, qu'il vient de recevoir de Paris, un grand nombre d'articles pour ornemens d'Eglise, ce qui, joint à son fonds, en fait le meilleur assortiment en ce genre qu'on ait eu dans le pays. On trouvera chez lui une très grande variété de VINS FRANÇAIS tous d'un choix bien particulier. Le soussigné ayant profité d'une occasion très favorable pour se procurer ces effets à très bas prix, il pourra les vendre aux prix les plus réduits, ayant en vue d'épuiser son Stock au plutôt.

JOSEPH ROY.

BOIVIN, ORFÈVRE,

Vis-à-vis le marché neuf, rue de la Basse-Ville,

PRIE les MM. du Clergé, ainsi que toutes les personnes qui ont des meubles à faire exécuter en argent, ou à faire réparer, qu'il se chargera de leurs demandes, et les fera remplir, suivant leurs ordres, en quelque genre que ce soit, ensorte qu'ils ne pourront rien désirer de plus achevé dans les pays étrangers.

Novembre 1846.—3m.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le MARDI et le VENDREDI. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point l'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

La poste pour passer les lignes des États-Unis coûte 8 chelins 8 deniers pour l'année

Prix des annonces.	Six lignes et au-dessous, 1re. insertion,	2s.	6d.
Chaque insertion subséquente,			7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion,		3s.	4d.
Chaque insertion subséquente,			10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne,			4d.
Chaque insertion subséquente,			1d.

AGENS DES MÉLANGES RELIGIEUX.

M. E. R. FABRE, libraire. Montréal.
D. MARTINEAU, prêtre, vicaire. Québec.
F. PILOTE, prêtre, Directeur du Collège. Ste. Anne.
VAL. GUILLET. Trois-Rivières.

PROPRIÉTÉ DE JOS. M. BELLENGER, PRÊTRE, ÉDITEUR.
IMPRIMÉ PAR JOS. RIVET ET J. CHAPLÉAU, IMPRIMEURS.